

tout cela rangé avec ordre; le marchand est assis au milieu et attendant les chalands.

Les boutiques des sérafs ou banquiers sont nombreuses; le maître, entouré de tables couvertes de pièces de monnaie de cuivre et d'argent, est assis une balance à la main, pesant les roupies et autres pièces que l'on veut changer. La plus grande foule se porte aux boutiques des barbiers, surtout pendant la nuit, pour raconter ou apprendre des nouvelles. Les barbiers semblent jouir de la prérogative d'être enjoués et spirituels, et de conter agréablement; j'en connais qui sont d'excellens bouffons; un petit coup donné, dans l'endroit convenable d'une histoire, sur une tête fraîchement rasée, a fait éclater de rire la moitié du bazar. Les barbiers observent les jours de fête des Hindous, des Juifs, des Musulmans, des Arméniens, des Portugais, des Anglais, et par leur manière burlesque de mendier font une récolte abondante à chacune de ces fêtes.

Quand on arrive ici, on croirait que personne ne dort la nuit, car outre les chaudronniers et les forgerons qui généralement travaillent alors et dorment le jour à cause de la chaleur, des processions se promènent depuis le coucher du soleil jusqu'à son lever; elles sont accompagnées de tam-tam, de timbales, de guitares, de hautbois, de flûtes et de grandes trompettes soutenues

par deux hommes, ce qui fait le plus horrible vacarme que j'aie jamais entendu. Ces cortéges, les costumes pittoresques des gens du pays, leurs attitudes gracieuses, les enfans portant des torches, les jeunes gens jouant d'une double flûte et extravagant comme des satyres, rappellent les anciennes bacchanales. Ces fêtes nocturnes ont principalement lieu à l'époque des mariages; lorsqu'elles se font le jour, c'est en honneur d'un dieu dont l'image est promenée triomphalement en litière, précédée et suivie de bannières; les prêtres portent des fleurs, du lait, du riz; personne ne se joint à la procession sans une offrande: de loin ces pompes font de l'effet; vues de près, elles choquent par les formes grossières et la parure mesquine du dieu, ainsi que par la saleté et la misère de ses adorateurs.

J'ai vu avec plaisir une belle procession qui se fit à la fin de la mousson, lorsque la mer redevint libre; on l'appelle la fête des cocos, et je crois qu'on ne la célèbre que sur cette côte. Une heure avant le coucher du soleil, une foule immense s'était rassemblée sur l'esplanade, où l'on avait dressé des tréteaux garnis de toutes sortes de marchandises. Les riches Hindous couverts de perles et de bijoux parurent dans leurs équipages. Au coucher du soleil, un des principaux brahmes s'avança sur une pointe de rochers, et lança un

coco doré dans la mer, comme un signe qu'elle était rendue à la navigation; à l'instant des milliers de cocos couvrirent la surface de l'océan; chaque prêtre et chaque chef de famille s'empresant de faire son offrande. La soirée se termina, comme à l'ordinaire, par des danses, de la musique et des tours d'adresse. Les sauteurs viennent d'Haïderabad, les bateleurs de Madras. L'agilité, la souplesse et la force des sauteurs, notamment des femmes, surpassent tout ce que j'ai vu; du reste ce spectacle est plus curieux qu'agréable. D'autres jongleurs font danser des serpens qui sont ordinairement des vipères à capuchon. Le reptile apprivoisé se dresse sur la queue au son d'un flageolet, déploie son capuchon, s'avance, se retire, siffle et fait semblant de mordre au commandement de son maître. Celui-ci prétend qu'il a l'art de charmer le serpent, et d'empêcher les effets pernicious de sa morsure; mais il lui arracha les dents. Cette espèce de serpent est en grande vénération chez les Hindous, ils disent qu'il est d'une haute caste, et sont fâchés quand on les tue. Tous les ans une fête et une procession ont lieu en l'honneur des serpens; on leur offre du lait, du riz et du sucre; l'argent que les prêtres recueillent dans ces occasions est employé à construire dans les champs des temples rustiques de bambous et de roseaux.

J'ai eu le bonheur il y a quelques jours (20 novembre 1809), d'entendre le destour Moula Pirozi faire un rapport sur l'état actuel des Guebres ou Parsis dans l'Hindoustan. Ce destour, qui est leur chef spirituel, est un homme d'un grand savoir, il a vécu pendant six ans en Perse, à laquelle il donne le nom plus classique d'Iran, et a passé deux ans à Yezd, seul lieu où le gouvernement persan tolère un collège de Guebres. Le destour a des manières distinguées, c'est un grand et bel homme, de moyen âge, et d'une physionomie vive et spirituelle. Il est vêtu d'une longue robe de mousseline blanche, ceinte d'un superbe châle; un autre entoure son haut bonnet noir; une bande de velours cramoisi couvre son front jusqu'aux sourcils.

Les Parsis composent la classe la plus riche des habitans de Bombay. Ils vinrent se réfugier dans l'Hindoustan, lorsqu'au septième siècle, leur pays fut envahi par les Mahométans. On leur accorda un lieu pour l'exercice de leur religion, un autre pour leur cimetièrre; on leur concéda des terres; ils se conformèrent aux usages des Hindous pour les mariages et l'habillement; ils ne portèrent point d'armes; ils s'abstinrent de tuer et de manger de la vache. Ils sont gouvernés par leur pendjaït, ou conseil, dont les membres furent d'abord élus par le peuple et confirmés par

le gouvernement. Ils sont devenus héréditaires. Ils soignent scrupuleusement les intérêts de leur communauté. Le pendjaït se croirait déshonoré, si un Parsi avait recours à une personne d'une autre religion pour l'aider dans sa détresse. Dès que les enfans d'un homme pauvre sont en état de se marier, les principaux négocians souscrivent une somme suffisante pour les doter ; en cas de maladie, ils subviennent aux besoins de celui qui souffre, et à ceux de sa famille ; ils soutiennent les veuves et les orphelins. Durant la famine qui désola l'Hindoustan en 1803 et 1805, Ardechir-Dédi, négociant parsi, a tous les jours, pendant trois mois, pourvu à la nourriture de cinq mille personnes, et de plus faisait des distributions abondantes à une foule de malheureux.

J'ai passé la soirée dans la famille de Pestendji Bomandji, car chez les Parsis les femmes ne vivent pas séquestrées de la compagnie des hommes. Les femmes étaient jolies ; elles avaient un beau teint et des manières agréables ; elles étaient surchargées d'ornemens, entre autres des plus grosses perles que j'aie jamais vues. Les femmes parsis n'ont pas encore songé à la culture de leur esprit ; cela vient peut-être de ce que, par respect pour les usages des Hindous, elles se marient de très-bonne heure ; elles deviennent, dès leur enfance, la propriété de leurs maris ; elles ne s'ef-

forcent pas de leur plaire, et, quand on n'a pas cet espoir, on a perdu un des motifs les plus pressans de cultiver son esprit.

Le 24 novembre, j'ai visité l'île d'Eléphanta et les cavernes merveilleuses qui en font l'ornement. L'île forme une montagne à double sommet, et entièrement boisée. En face du lieu de débarquement, est l'éléphant colossal en pierre, d'après lequel les Portugais ont nommé l'île. La statue est mutilée et crevassée, dommage dont la tradition accuse les Portugais. On a dû la tailler sur place, car le rocher est trop gros pour pouvoir être transporté. Après avoir traversé un village nommé, de même que l'île, Gharipouri par les Hindous, nous avons gravi sur la montagne par des sentiers pittoresques, tantôt ombragés par des arbres, tantôt resserrés entre des rochers. Tout-à-coup nous aperçûmes la caverne : j'avoue que jamais je n'éprouvai autant de surprise qu'en voyant l'ouverture de ce souterrain. D'abord je ne fus frappé que de son obscurité ; en avançant, les objets devinrent plus distincts ; je pus contempler la vaste salle dans laquelle je me trouvais. Son entrée a cinquante-cinq pieds de large et de long et dix-huit de haut ; elle est supportée par d'immenses piliers taillés dans le roc ; leurs chapiteaux ont la forme d'un coussin aplati, serré par un lien très-mince. Ganésa ou d'autres

divinités inférieures sont assis autour du piédestal. Les parois de la caverne offrent des compartimens sculptés qui représentent des personnages mythologiques ; la partie qui est en face de l'entrée est la plus remarquable. Au centre, on voit le buste du trimourti, de dimension colossale, Brahma au centre, Vichnou à droite, Siva à gauche ; les figures sont fort belles ; la lèvre inférieure est trop épaisse ; la longueur du visage, depuis le menton jusqu'au sommet de la tête, est de six pieds ; les bonnets ont trois pieds de plus ; les bustes sont entiers, à l'exception des deux mains de la figure en face qui sont mutilées. Un escalier, caché derrière la main de Siva, conduit à un banc commode, placé derrière son bonnet, et où un brahme se tapissait pour opérer quelque fraude pieuse. Les figures des dieux sont multipliées à l'infini, plusieurs sont gigantesques.

A droite de l'entrée, est une salle carrée avec quatre portes, supportées chacune par huit figures colossales. Elle renferme la statue gigantesque de Mahadeo. Tout est taillé dans le roc, de même que le reste de la caverne. On trouve une chambre semblable dans un souterrain plus petit et plus reculé, dans lequel on entre par un coin de la grande caverne. La couverture de ce passage est tombée ; ayant grimpé sur les débris, nous nous sommes trouvés dans un vestibule qui n'a

point d'issue, et qui est éclairé par le haut, le flanc de la montagne étant percé dans toute son épaisseur. Le souterrain auquel il appartient ne contient que la salle carrée où est Mahadeo, et une chambre de bain à chaque extrémité ; l'une est ornée de riches sculptures.

Quand nous fûmes las d'examiner les merveilles du souterrain d'Eléphanta, je fis une esquisse du grand compartiment en face de l'entrée ; à mon retour à Bombay, je la comparai aux dessins du voyage de Niebuhr, que j'eus le plaisir de trouver parfaitement exacts. J'ai vu avec chagrin les colonnes et les sculptures de la caverne défigurées par les noms des personnes qui les visitent, les uns barbouillés en noir, les autres creusés dans la pierre. Les Portugais, par un zèle mal entendu, firent la guerre aux temples et aux dieux, de même qu'aux armées des Hindous, et ruinèrent ce vaste monument de l'idolâtrie. La terre est jonchée de débris de statues ; des colonnes sont privées de leurs bases, et suspendues à la voûte ; d'autres, dénuées de chapiteaux, ou fendues en deux, menacent de se détacher de la montagne qu'elles soutenaient.

Le temple d'Eléphanta et les autres immenses souterrains des environs ont dû être l'ouvrage d'un peuple très-avancé dans les arts de la civilisation, riche et puissant ; mais ces avantages ap-

partiennent surtout à des prêtres rusés qui réservèrent pour leur caste la science, l'abondance et l'honneur, et, connaissant la vérité, prêchèrent à la multitude une superstition grossière et dégradante. Il serait curieux de suivre les progrès et la décadence des arts qui ont produit de pareils monumens; il ne reste aucune trace de leur histoire; nous sommes obligés de la chercher dans la marche naturelle de l'esprit d'un peuple adroit et ingénieux, mais comprimé par la superstition, et dont les vertus et les talens ne pourront jamais s'élever au-dessus de ce qu'étaient ses ancêtres. »

Quelque temps après, madame Graham visita le grand souterrain de Carli, situé dans les Ghâtes à 200 toises au-dessus du niveau de la mer. « Arrivés dans la caverne, dit-elle, nous nous crûmes transportés dans une cathédrale gothique; la voûte s'élève à une hauteur étonnante, et se termine par un cintre semi-circulaire; elle est appuyée de chaque côté sur vingt-une colonnes. En face de l'entrée, est un grand temple, si l'on peut appeler ainsi une masse de pierres couronnée d'un dôme sur lequel on a placé un énorme parasol de bois de teck en signe de respect. La longueur du souterrain est de quarante pas, sa largeur de quatorze; de chaque côté des colonnes, il y a un espace de six pieds de large; on

ne voit de sculpturés que sur le chapiteau des colonnes qui sont la plupart hexagones; le nombre des angles varie; les bases ont la forme de cousins comprimés; les chapiteaux ressemblent à la corolle d'une fleur renversée, ou à une cloche sur le haut de laquelle sont deux éléphans, montés chacun par deux cavaliers; plusieurs colonnes portent des inscriptions en caractères que l'on n'a pas pu déchiffrer jusqu'à présent. Un fait remarquable est que la voûte est garnie de cintres en bois de teck, façonnés de manière à s'adapter chacun à sa place, et soutenus par des dents qui correspondent exactement à des trous dans le rocher; je suppose que c'est une précaution employée pour prévenir le dommage que les pluies des moussons pourraient faire à ce beau monument. Ce souterrain de Carli est un des vaisseaux les plus magnifiques que j'aie vus par la justesse des proportions et le fini du travail. Il est situé près du sommet d'une montagne boisée, du haut de laquelle on jouit d'un point de vue enchanteur. Le réservoir, également taillé dans le roc, est rempli d'une eau limpide; le pays voisin est d'une fécondité admirable.

Le souterrain est un temple; de chaque côté, il y a des corridors avec des cellules pour la demeure des prêtres et de leur famille. Le portique est la partie la plus soignée de l'édifice; un tiers

de sa hauteur est rempli de statues ; l'une , représentant un homme qui danse , est remarquable par la grâce du dessin ; les extrémités sont garnies , jusqu'à la même hauteur , de figures gigantesques d'éléphants.

La différence entre ce souterrain et celui d'Éléphanta est frappante ; ici la divinité n'est personnifiée nulle part ; il n'y a pas de salles séparées pour les rites secrets. Les opinions religieuses qui les consacèrent tous deux ne diffèrent pas moins l'une de l'autre : le souterrain de Carli est un temple de la religion des Djeines , secte que quelques personnes regardent comme plus ancienne que celle des brahmes. Les dogmes sont dissemblables , quoique plusieurs pratiques soient les mêmes.

Les Djeines croient que des hommes ont été élevés au rang des divinités : ils ont sanctifié des sages et non des héros. Ainsi , indépendamment de la grande divinité , correspondante à Brehm , ils adorent leurs premiers vingt-quatre gourous , ou guides spirituels. Ils ont quatorze livres sacrés , écrits en sanscrit ; ils s'abstiennent de nourriture animale. Ils sont partagés en quatre classes. Ils possédèrent jadis un royaume puissant. Affaiblis par de longues guerres contre les brahmes , ils furent anéantis , comme nation , dans le treizième siècle , par les rois mahométans du Byjnagar ;

tous ceux que j'ai vus sont pauvres ; il y en a beaucoup à Delhy , à Tondjeveram , à Collapor et à Pennaconda. »

M^{me} Graham s'étant mise en route pour aller à Pounah , dans le pays des Marattes , vit autour de Tolligong de tristes traces de la guerre et de la famine ; on reconnaît les lieux où les troupes de Scindiah et d'Holcar ont campé ; leur marche est marquée par les maisons et les temples ruinés , par les étangs mis à sec ; on dit que dans l'affreuse disette de 1805 à 1806 , il périt à Tolligong 80,000 habitans ; cette ville commence à se remettre de cet épouvantable désastre.

« A Tchintchore , dit M^{me} Graham , j'ai vu ce que je croyais ne pouvoir se trouver qu'au Tibet , un dieu vivant ; le deo de Tchintchore : ce n'est rien moins que Ganèsa incarné dans le corps d'un enfant de douze ans. Il est le huitième de sa famille qui a été choisi pour avoir l'honneur de représenter Dieu sur la terre. Le premier fut Maraba , un gosseyn d'une piété si éminente que Ganèsa le récompensa en s'incarnant dans sa personne , et en confiant en même temps à ses soins une pierre sacrée et la garde de son temple ; il lui promit aussi une faveur semblable pour ses descendans jusqu'à la huitième génération. Ils sont arrivés à ce nombre , mais la dévotion et la superstition des voisins du temple ayant enrichi la famille par

des dons de terres, de villages et de villes, le corps sacré des brahmes a décrété que le dieu continuera à être incarné dans la famille de Maraba. Lorsqu'on leur a objecté que l'effet de la promesse du dieu avait dû finir avec la septième génération, ils ont répondu que le dieu ayant été assez puissant pour étendre son bienfait jusqu'au septième descendant immédiat du saint gosseyn, il y aurait de l'impiété à douter qu'il pût continuer la même grâce à leur postérité. Le palais ou bara du dieu est une énorme masse de bâtimens, sans aucune élégance, près des rives du Moutha, sur lequel Tchintchore est situé.

En entrant dans la cour du palais, nous avons vu plusieurs personnes occupées du devoir saint et honorable de préparer de la bouse de vache pour être répandue sur le plancher de la demeure du dieu; ce lieu nous parut fort sale. Toutes les fenêtres étaient garnies de brahmes bien nourris et au teint fleuri, qui sans doute prennent le plus grand soin des revenus du dieu. Cette petite divinité était assise sur un siège de bois dans un véranda de mince apparence. Il ne se distinguait des autres enfans que par quelque chose d'égaré dans le regard; ce qui vient, dit-on, de la grande quantité d'opium qu'on lui fait avaler tous les jours. On ne le laisse pas jouer avec les enfans de son âge, et on ne lui permet de parler que le

sanscrit, afin qu'il ne puisse converser qu'avec les brahmes. Il nous reçut très-poliment, nous dit qu'il voyait toujours les Anglais avec plaisir, et après quelques mots d'entretien qu'un brahme interprétait, nous primes congé du dieu qui nous présenta de sa main céleste des amandes et du sucre candi parfumé à l'assa-fœtida; en retour nous lui avons donné une poignée de roupies.

En sortant du bara, nous avons visité les tombeaux des précédens deos. Ce sont de petits temples renfermés dans une cour bien pavée et plantée d'arbres, un bel escalier conduit à la rivière. La dévotion des fidèles déployait en ce lieu la plus grande activité. Ici des femmes versaient du lait, de l'huile et de l'eau sur les statues des dieux, des enfans les ornaient de fleurs; là les pèlerins et d'autres fidèles faisaient leurs ablutions, les prêtres chantaient des passages des vedas; tout cela s'exécutait avec une indolence remarquable. En passant auprès des tombeaux, j'aperçus une grande pierre très-bien polie; je supposai que c'était le palladium de Tchintchore; on me pria de ne pas trop en approcher, de sorte que je ne pus satisfaire ma curiosité. Les réflexions que m'inspira le spectacle d'une superstition aussi folle que dégradante, ne furent pas flatteuses pour la dignité de l'espèce humaine. Si j'étais sûr que les relations des Hindous avec l'Europe